

## Dans le Nordeste du Brésil

Ces trois histoires de mort dans le Nordeste Brésilien font partie d'une enquête sur les questions de pauvreté, d'extrême pauvreté, et de justice sociale. Pour cette recherche, j'ai rencontré, suivi, fait de l'observation participative et interviewé des personnes qui vivent dans la zone rurale du sertão de Bahia. J'ai également interviewé des personnes qui vivent dans une favela de Recife. Finalement, j'ai pu témoigner sur les réactions à l'assassinat d'un membre d'une tribu indigène à Cabrobó au moment des élections de 2008. Ces récits révèlent la mort comme faisant partie de l'expérience journalière de la pauvreté et de l'injustice sociale dans la région, ainsi que sa grande violence matérielle et symbolique à laquelle les gens doivent apprendre à faire face - de manière individuelle et collective.

### **Une enfance dans la peur de mourir**

*« Dans ma famille (d'origine), ma mère avait eu plus de 20 grossesses, je ne me souviens même plus... mais elle a eu pas mal de fausses couches et des bébés mort-nés. Mon père et elle se sont mariés jeunes, elle avait à peine 14 ans, lui 16, ce qui leur a donné le temps d'essayer à nouveau. Mais nous étions 14 à un moment donné, ce nombre n'a pas duré longtemps. Il y a que 6 d'entre nous qui sommes arrivés à l'âge adulte... 4 hommes et 2 femmes. Je me souviens du moment où je me suis rendu compte de cela... où je me suis rendu compte de la mortalité qui nous visitait presque tous les ans, dans certaines années on a eu même plus d'une visite. Quand j'étais très petit, je ne comprenais pas trop, j'ai des souvenirs des pleurs et des prières, des petits cercueils, de ces paroles sur les 'petits anges qui retournent à Dieu', mais je ne me rendais pas tout à fait compte sur le coup même. J'ai ces souvenirs et celui de ma mère nous annonçant qu'elle était enceinte. Puis, en grandissant, les liens avec ma fratrie étaient plus forts, je sentais de plus en plus leur disparition. Et un jour, j'ai compris. J'ai compris que moi aussi je pourrais mourir d'une manière aussi ordinaire qu'eux... Et cela m'a hanté pendant des années... Du coup, la faim dans laquelle on vivait régulièrement me faisait vraiment peur. Les phases où j'avais plus de douleur, plus de faiblesse, j'avais encore plus peur. Est-ce que j'allais périr aussi ? Quand quelqu'un tombait malade dans la fratrie, je priais pour son rétablissement et je priais pour ne pas tomber malade moi-même. Je voulais être proche parce que je n'étais pas sûr qu'il ou elle allait s'en sortir et j'avais peur d'attraper la même chose... Cela me troublait, je me demandais si j'étais un bon frère, un bon fils. Je ne savais pas comment vivre cela. Les adultes nous disaient qu'il fallait être fort et tenir bon, mais ils ne nous expliquaient pas comment. De plus, j'ai eu des frères et sœurs qui me semblaient être forts et tenir bon qui sont disparus en quelques jours. De mes deux sœurs qui ont survécu, une a été placée chez sa marraine qui avait plus de moyens de vie et l'autre s'est mariée à 14 ans aussi, avec un monsieur bien plus âgé qu'elle qui avait une condition de vie meilleure que la notre. Je crois que c'est que pour cela qu'elles ont survécu... Je me souviens qu'aucune de deux ne voulait quitter la maison, mais elles n'ont pas eu vraiment le choix. Personne n'a pu dire que ce n'était pas pour le mieux. » (Homme, 43 ans, 2008)*

Ce récit sur la faim et des morts entraînées par la faim démontre bien comment cette expérience pouvait/peut non « seulement » être une menace réelle et matérielle pour la survie de certaines personnes, mais également se constituer comme un des piliers de l'expérience émotionnelle et psychologique par rapport à la famille, à soi-même et à la vie, depuis

l'enfance. Face à une mortalité très élevée des proches, non seulement la peur du côté physique de la faim et de la mort devient présente, mais aussi les peurs morales de ne pas réussir à répondre « correctement » aux conséquences de cette réalité. Pour plus que chacun puisse essayer de trouver des stratégies pour y survivre (physiquement et émotionnellement), les doutes et la culpabilité est ancrée dans chaque acte et pensée. Les difficultés de trouver des stratégies matérielles et émotionnelles irréprochables pour assurer la survie semble tarauter celles et ceux qui subissent la faim et la menace de la mort dérivée de la faim, comme s'il y avait une double peine : la physique et la morale.

### « Notre vie ne vaut pas grande chose »

Lors d'une semaine de fusillades à la favela du Chié (Recife), j'ai pu visiter et rencontrer certaines familles pour poursuivre mon enquête. J'étais accompagnée par une bénévole de la Pastorale de l'Enfant, puisque officiellement personne n'entrait à la favela cette semaine-là à cause du *mata-mata* (qui signifie « tuez-tuez »). C'était un mercredi et depuis le dimanche, il y avait des fusillades à cause du trafic de drogues. Il y avait également des funérailles et des enterrements, y compris de personnes qui n'étaient pas impliquées dans le trafic, mais qui sont devenues des « victimes de balles perdues ». Un agent de santé m'avait expliqué que dans les moments de *mata-mata* entre les trafiquants, la police n'entrait pas dans la favela parce qu'ils « s'en fichaient », ils cherchaient seulement à s'informer sur qui avait été tué pour savoir s'ils auraient moins de travail avec les trafiquants. Dans les entretiens que j'ai fait, j'ai entendu des récits affirmant la même idée :

*« Quand il y a des fusillades c'est trop chaud. Il y a tellement des balles perdues... le lundi, même un ado était pris entre les feux, le fils de B, il était un type bien. Tu te rends compte ? Arriver à l'adolescence et boum...en un instant tout est fini. On n'a rien à voir avec ces histoires de trafic, mais on en paye aussi les conséquences. La police n'est même pas entrée depuis dimanche, tu te rends compte ? Ils attendent que le pire passe. Et nous, on attend qu'on soit en vie à la fin. On a tous peur de laisser les enfants seuls à la maison à cause des fusillades... tu imagines, rentrer et découvrir un des tiens mort ? On prie pour qu'on soit préservé à chaque fois. Et en même temps, on fait avec, il faut que la vie continue malgré les fusillades, malgré la police, sinon on ne vit plus. »* (D., CHIE)

*« Ces jours de fusillade, on pense que notre vie ne vaut pas grand chose, c'est tellement facile de mourir. Je dirais même qu'ici c'est plus simple de mourir que de survivre. On voit de temps en temps à la télé, quand il y a des fusillades près des quartiers riches, le reste de la société entre dans tous ses états. Quand un ado meurt ici, personne ne dit rien, c'est un fait de la vie. Quand un ado riche meure d'une balle perdue, on l'annonce à la télé. Moi, je dis que la mort est notre unique moment d'égalité. Leur douleur de parents est comme la notre et à la fin, on va tous pourrir sous le sol de la même manière, nous les favelados (habitants de favelas), et eux aussi. »* (F., CHIE).

La violence est inscrite dans deux formes distinctes qui se superposent: la violence physique et la violence symbolique. La violence physique est présente par la menace des balles, et par le fait que cette menace devient éventuellement une réalité. Cette violence fait partie de leur expérience en tant qu'habitants de cette favela, néanmoins, ils n'y sont pas indifférents. Ils ont peur, ils souffrent le risque quotidien et il y a un sentiment de gaspillage de vie (les morts par les balles perdues). La violence exige que la vie s'organise autrement (les enfants qui ne peuvent rester seuls à la maison) et qu'elle se constitue malgré ces menaces. Curieusement, la violence physique qui atteint les trafiquants n'est pas mentionnée.

Il est difficile de dire si cela signifie qu'il n'y a pas un jugement sur le sujet ou si au contraire, comme « ce sont leurs affaires », ce sont également leurs risques.

L'autre forme de violence est la violence symbolique représentée par l'absence de l'Etat et les degrés de la (non) reconnaissance sociale. L'absence de l'Etat est ressentie comme choisie et délibérée. Il est clair que la police est fautive et la société en est complice. La non-reconnaissance sociale se fait évidente, non par un déni absolu de reconnaissance, mais surtout par une attribution différenciée du risque et de la valeur de la vie selon les classes sociales (déguisées par la question de territorialité - où on habite). La valeur de leur vie, leur droit à être en sécurité et en vie n'est pas le même que d'autres citoyens. Cela est visible non seulement par la cause de l'acceptation sociale et étatique de la non action de la police, mais aussi dans la manière de mettre en valeur socialement les risques et la vie.

C'est ce que nous montre le commentaire sur la différence de réaction et de médiatisation face à la violence et la mort quand celles ci concernent la classe moyenne. Quand cela arrive « aux riches », il y a un bouleversement social, quand cela arrive aux pauvres, il n'y a pas de réactions. Cette différence de traitement montre clairement que leurs vies ne valent pas la même chose aux yeux de la société et de l'Etat. Une balle perdue qui atteint quelqu'un dans une favela semble être ordinaire, comme si la place d'une balle perdue était plutôt dans la favela. Une balle perdue dans un autre quartier est mal placée, c'est même un scandale, la société entre « dans tous ses états ».

La manière dont la police et la société traitent les risques vitaux provoque une certaine révolte. Il y a le risque de la mort, mais il y a aussi l'invisibilité d'être en vie. Le fait d'habiter la favela signifie n'avoir pas de garantie sur le droit à la vie et l'accès à la protection. Il y a une relation entre la peur, la violence, la révolte et le sentiment de n'avoir pas vraiment de visibilité ou de place au sein de la société. Face à cette inaction devant la menace de mort, comme dit Mme. F, l'égalité entre citoyens peut être retrouvée seulement dans la mort et le chagrin du deuil.

### **L'assassinat d'un leader Truká**

On vient de savoir qu'un indigène a été assassiné à Cabrobó. Il faisait partie de la lutte contre le détournement du fleuve São Francisco, c'était un leader local et de la nation Truká. Un anthropologue et une militante de ma connaissance vont aller là bas, s'il y a de la place, nous irons aussi. C'est à 200 km d'ici, sur une mauvaise route, donc cela doit nous prendre 2h30 ou 3h. On ne peut pas rester le soir puisque Mme. V, la femme qui m'héberge (mon hôte) est également menacée de mort et tout le monde sait qu'elle ira. Elle ne veut pas partir dans sa voiture parce qu'elle est trop connue. L'anthropologue et la militante vont passer la nuit chez les Trukás, du coup, nous ne pouvons pas aller avec eux. La tension monte.

On essaie d'appeler des ami-e-s qui ont des voitures et qui pourraient les prêter dans la journée. Comme nous sommes en pleine campagne électorale, personne n'est disponible. Avec beaucoup de tension, on décide d'y aller dans la voiture de Mme V.. Les premiers kilomètres sont super tendus. Mme. V. et son mari M. observent toutes les voitures sur le chemin, tous les mouvements de personnes. Ils ont déjà l'habitude mais cela n'empêche qu'ils soient très tendus cette fois-ci. A chaque opportunité, le mari disait aux gendarmes ou à d'autres personnes où nous allions... un mécanisme de protection consistant à laisser un trace au cas où le pire arrive.

Ils m'expliquent le conflit existant contre les Trukás. Les Trukás ont reçu de terres du gouvernement, il y a environ 12 ans. Ce sont de bonnes terres, fertiles. Ils ont reçu ces terres parce qu'ils ont réussi à prouver que c'étaient leurs terres historiquement - avant l'invasion par les hommes blancs. Néanmoins, au moment de la remise des terres, Il existait déjà des occupations par d'autres propriétaires terriens de la région. Quand le gouvernement a réussi à faire partir ces propriétaires, ils ont laissé leur bétail en disant qu'ils n'avaient pas encore de lieu où emmener les animaux. Les Trukás ont accepté cette situation en tant que temporaire. Pendant des mois, ils ont demandé régulièrement que les propriétaires récupèrent leur bétail. Les propriétaires n'ont rien fait. Au début de la réappropriation des terres Truká, il y a eu une rencontre entre 800 indigènes (des peuples Truká, Tumbalala et autres). Les gens de la ville ont coupé l'eau et l'électricité pendant 4 jours. Ils ne voulaient pas vendre de la nourriture ni n'importe quelle autre marchandise. Donc, depuis le début, il y a une histoire de confrontation et de violence entre eux.

Suite à plusieurs mois de demande, les Trukás ont décidé de retirer tout le bétail des propriétaires d'un coup. Cabrobó s'est réveillé avec des centaines de vaches dans les rues. Cela n'a pas plu aux propriétaires de terre. Cabrobó est au Centre du polygone de la marijuana. C'est une des villes le plus violentes du pays. Il y a un grand niveau d'impunité ou de fausses punitions. La violence est historique. Quand j'ai demandé pourquoi, ils m'ont dit que c'était à cause des drogues et du fait d'être une sorte d'oasis dans une zone en pleine désertification.

L'indien qui a été assassiné était le 3<sup>e</sup> leader local tué au cours des 4 derniers mois. Cependant, c'était le premier Truká. Il était candidat pour être Vereador (un genre de conseiller) et comme la communauté était très engagée, il avait des vraies chances d'être élu. Il a laissé une veuve, trois adolescents, un frère, une belle-mère. La personne qui l'a assassiné (un jeune homme inconnu du candidat) avait été dans son Comité Electoral le samedi matin, pour lui demander de l'aide pour faire ses papiers. Le candidat lui a dit qu'il l'aiderait volontiers, mais qu'il fallait revenir lundi quand la mairie serait ouverte. Plusieurs personnes ont témoigné de ce dialogue. Ce même samedi, en début de soirée, quand plusieurs personnes et le candidat sortaient du Comité, le jeune homme est revenu lui en parler. Il était derrière le candidat et au moment où le candidat s'est positionné devant lui, il a retiré un pistolet et a tiré sur sa tête deux fois -devant tout le monde. Le tueur a essayé de s'enfuir, mais il a été arrêté par les personnes présentes. Le candidat a été laissé sur le sol. L'ambulance a été appelée à 19h15. Elle est arrivée à minuit. Il a été assassiné devant deux de ses trois enfants. Le plus jeune a été retenu par quatre hommes. Il est très maigre, mais il a réussi à se libérer des quatre hommes. Il voulait aller à la gendarmerie tuer l'assassin de son père. Ce sont les femmes qui ont réussi à le retenir physiquement et le calmer.

L'assassin a dit à la gendarmerie que c'était une vengeance à cause d'une dispute d'il y a 8 ans. Personne ne l'a cru. La victime était trop pacifiste et n'avait jamais eu de disputes personnelles. Au contraire, il était bien connu pour être gentil, aimable et pacificateur. La majorité des personnes pensait que l'assassin était un tueur à gages – pour un assassinat commandé. L'assassin n'avait jamais fait aucune agression. L'hypothèse faite est que soit des propriétaires, soit d'autres candidats, soit les deux ont commandé le crime. Ils payent beaucoup à la famille de l'assassin engagé et trouvent un bon avocat pour qu'il ne reste pas trop longtemps à la prison. Le fait de n'avoir jamais eu de fiche dans la police aide. Ils assurent la vie de la famille pendant les années de l'emprisonnement. Si le potentiel tueur n'est pas d'accord, ils peuvent menacer la famille pour qu'il rende ce service. Le piège est que pour la justice, le coupable est déjà trouvé. Probablement l'assassin ne dira rien sinon sa

propre famille peut être assassinée. Les crimes comme celui-ci rendent les vrais coupables impunis. Pour les deux autres leaders indigènes assassinés la « vraie » justice n'avait pas non plus été faite.

Nous arrivons à la ville et sur la place, il y a beaucoup des personnes. Il y a des voitures de la campagne (de gauche) diffusant la nouvelle que la coalition « Force et travail » est en deuil. Que le leader est devenu martyr, que la population n'est pas bête, qu'il ne sera pas oublié. Il y a beaucoup de Trukás dans la rue, consternés. Ils ont tous des vêtements occidentaux très colorés, mais ils sont silencieux, comme sous le choc. Il y a un contraste éclatant entre les couleurs si joyeuses et leur consternation.

On va au territoire Truká, on arrive chez la victime. Il y a de centaines de personnes. La grande tristesse est dans l'air avec toutes les conversations à voix basse sur l'absurdité de la situation. On est amené à parler avec le frère et le fils cadet. On est présenté à trois caciques (chefs des tribus indigènes) et leaders d'autres nations indigènes, à ses amis le plus proches. Mme. V et M. discutent avec eux des actions possibles. Le corps n'est pas encore arrivé et la commotion est énorme, on se demande comment ce sera au moment où le corps arrivera. Les proches n'ont pas un moment pour eux. Mais c'est la tradition, il faut aller leur parler, même si on ne se connaît pas. On rentre dans la maison pour parler avec la veuve. Il y a un petit vase de fleur à côté de la télé. Il y a une grande queue qui commence à l'entrée, passe le couloir et amène à la chambre de la veuve. Comme nous sommes trois, que nous venons d'un autre Etat et que mes hôtes sont des militants importants, on passe devant plusieurs personnes. La douleur des gens est presque palpable.

La chambre est très sombre, il y a des personnes devant et derrière la porte pour faire le contrôle des entrées. Sur le lit du couple, il y a la veuve avec une amie d'un côté et son fils benjamin de l'autre (celui qui voulait aller tuer l'assassin). La mère de la veuve est derrière en pleurant dans un coin avec une dame plus âgée. La veuve est assise et elle n'arrête pas de trembler, gémir et pleurer. Son fils la tient très fort. On reste à croupetons devant elle. Mes hôtes prennent ses mains, je touche ses genoux. Ils essaient de la consoler avec des paroles. En la voyant comme ça, je ne trouve pas de mots à lui dire, sa souffrance me touche.

J'écoute les autres personnes dans la chambre qui pleurent, j'écoute ce qui est dit et je pense que la plupart des paroles ne servent pas à grand chose. Mme. V lui dit : « Je sais comment tu te sens, moi aussi j'ai perdu quelqu'un brutalement » (Son frère a été brutalement assassiné, il y a quelques années). La veuve arrête de pleurer un instant et la regarde un moment droit dans les yeux, un regard profond, et puis elle se remet à pleurer. M. lui dit de se laisser pleurer autant qu'elle a besoin, de laisser les sentiments sortir et il dit qu'elle n'est pas toute seule, que personne n'oubliera. On sort de la chambre, on rencontre à nouveau les autres leaders. Certains pleurent, d'autres commencent à penser comment organiser l'arrivée du cercueil qui est prévue pour 18h. Cet horaire est sacré pour eux. Il y aura des cérémonies de danse et de chant de 18h à 6h du matin. Il y aura les chants Truká, Tumbalala et d'autres, mais il y a aussi des prières catholiques chantées ayant les mélodies indigènes. Nous ne pouvons pas rester, c'est trop dangereux, tous nous conseillent de repartir avant le coucher du soleil.

On repart et on dépose une personne connue de Mme. V près de chez elle en sortant de la ville. Elle nous raconte qu'il y a un mois, la secrétaire d'une école a été brutalement tuée entre 14h et 14h30. Un type est arrivé et lui a donné 20 coups de couteau. Il a coupé ses deux seins, il a déchiré son vagin, il a coupé un de ses doigts. Il y a des indices qu'elle a lutté contre lui, mais elle n'a pas pu résister. Son corps été retrouvé à 19h00. La population pense

que c'était un crime passionnel, parce qu'elle avait divorcé, son ex n'avait pas supporté le divorce et elle commençait à sortir avec d'autres hommes, un homme marié inclus. La version officielle de l'assassinat est que l'assassin est venu pour tuer le directeur de l'école, mais il n'était pas là. Comme la secrétaire aurait vu qu'il était armé, il l'a tuée. Personne ne croit à cette version.

Sur le chemin de retour, il y a un grand silence. Mme. V. nous dit : « Je ne comprends pas la mort ». Il y a un silence. Je lui demande de s'expliquer... « Je ne comprends pas. Surtout les morts violentes ». Encore silence. Je n'ose rien dire. Je ne comprends pas non plus. Son mari qui a une approche spirituelle a une compréhension différente. Après une bonne partie du parcours parcouru en silence, ils commencent à parler d'autres choses plus banales. Quand on rentre chez eux, une connaissance m'appelle pour me parler d'une fête qu'elle veut organiser pour son enfant. Je l'écoute calmement en même temps je pense que nous vivons dans des planètes différentes.

Sarah Mailleux Sant'Ana  
[sarah\\_ms2@yahoo.com](mailto:sarah_ms2@yahoo.com)